

L'INSTITUTRICE

Ce matin-là, au grand étouffement d'Hélène Dolac, M. Sleeper manifesta l'intention de suivre ses filles dans leur promenade quotidienne avec la jeune institutrice.

Bientôt, tous quatre arrivèrent à la ceinture de jardins publics qui entoure la petite ville de Horn, dans le Pays Bas, et les fillettes s'envolèrent dans les allées sablées, jonant à se cacher derrière les massifs verdoyants. Hélène et M. Sleeper marchaient lentement, suivant des yeux avec distraction les pentes de gazon, l'eau nue du canal, et surtout la berge opposée, au delà de la rangée des vieux arbres, la plaine indéfinie.

Un peu inquiète, la jeune fille se demandait quelle communication M. Sleeper pouvait avoir à lui faire.

Restée orpheline, son père, employé au ministère des Finances, l'ayant laissée sans ressources, des amis lui avaient trouvé la situation sûre et honorable qu'elle occupait depuis deux ans chez M. Sleeper, négociant hollandais, veuf, de fortune aisée, de mœurs irréprochables, père d'un fils de vingt-trois ans, et de deux filles de dix et douze ans.

La jeune Française se sentait estimée et aimée dans cette famille, et c'était été un vrai foyer pour elle et ses bonnes gens cette barrière indolite, cette incompréhension étrange de cœur et d'esprit qui sépare les races différentes.

Grand, fort, sans être obèse, M. Sleeper ne paraissait point ses quarante-sept ans. Sa figure rasée était pleine, décapée en traits réguliers; son œil bien exprimait la franchise; sa physionomie calme disait sa bonté.

Il marchait aux côtés de la jeune fille, une timidité inconcevable arrêtant sur ses lèvres les paroles qu'il avait résolu de prononcer.

De taille moyenne, Hélène était svelte et gracieuse; de superbes cheveux bruns ombrageaient son front aux sourcils bien dessinés. Ses yeux de velours foncé avaient une grande beauté.

Enfin, M. Sleeper parla son embarras lui faisant aborder la question qui le préoccupait par une voie détournée.

—Aimez-vous la Hollande, mademoiselle Hélène?

—Mais oui, répondit-elle en souriant.

—Ne regrettez-vous jamais votre pays?

Le joli visage de la jeune fille s'assombrit. Son regard parcourut le paysage inanimé, la verdure uniforme, les eaux mortes, l'infinité étendue de la plaine.

—Que pourrais-je regretter, puisque je n'ai plus personne à retrouver?

Avec un frisson, elle se ressouvait de la détresse affreuse de ses jours de deuil dans la grande ville indifférente et bruyante. Oh! l'abandon, la pauvreté à Paris!

—Non, non, reprit-elle avec vivacité, je ne regrette rien et j'aime la Hollande!

Un sourire s'épanouit sur les traits de M. Sleeper.

—Alors, vous accepteriez d'y passer toute votre vie?

—Certainement.

La promptitude inaccoutée de la réponse paralysa le brave homme. Il restait perplexe, embarrasé, ne sachant comment se déclarer.

Tout à coup, Hélène étendit la main.

—Mais, il pleut!..... Et, avec un regret et un dépit:

—Voilà votre pays!... La pluie semble une chose inévitable, naturelle, même au milieu des jours les plus superbes!.....

Comme l'averse s'accroissait, ils gagnèrent l'abri d'une vieille entrée de la ville, sorte de porche flanqué de quatre tourelles, isolé par des canaux traversés de ponts de bois. Des portes massives, curieusement sculptées, demeurèrent posées contre la muraille dont les briques plantureuses fois centennaires étaient grises comme de la pierre.

Adressé à l'un des vantaux, inconscient de l'eau qui rejaillait sur lui, M. Sleeper reprit, ébahi:

—Vous voyez bien que vous n'aimez pas notre pays.

Hélène protesta:

—Si, monsieur!... An début, cette pluie m'agaçait, mais je m'y suis habituée!... Du reste, les maisons sont si confortables, particulièrement la vôtre!

—Les bons yeux bleus de son interlocuteur cherchèrent son regard.

—Si vous aimez ma maison, il faut en devenir la maîtresse, dit-il, la voix imperceptiblement altérée.

Hélène rougit; dans sa surprise elle eut à malentendu.

—Mais, je la sais déjà!... Est-ce que vous ne me laissez pas tout commander chez vous, M. Sleeper?

Il ne la quittait pas des yeux, sa profonde émotion invisible sur ses traits immuables.

—Non, dit-il lentement. Je veux dire, la maîtresse... si vous consentiez à devenir ma femme, Hélène.....

Cette fois, une pâleur mortelle envahit les joues de la jeune fille. Comme dans un éclair, elle vit se dresser la silhouette de Daniel Sleeper, l'image du fils pareille à celle du père, mais emplie du charme de la jeunesse. Elle vit les traits calmes, où parfois elle avait cru lire un certain trouble... ses yeux bleus qu'elle rencontrait si souvent fixés sur elle, admiratifs.

—Monsieur Sleeper, ce n'est pas possible! balbutia-t-elle.

Il ne montra aucune émotion, bien que ces paroles lui eussent cruellement tennillé le cœur.

—Pourquoi?

Et, désignant les fillettes qui babillaient non loin:

—Elles vous aiment..... vous serez leur mère..... vous ne nous quitterez jamais.

Des larmes montèrent aux paupières d'Hélène.

—Ah! certes, je le souhaiterais! murmura-t-elle avec un effroi soudain et intense en songeant combien son séjour était précaire dans cette maison.

Sleeper considérait le plaisir.

—Et l'avez-vous réfléchi?

Et l'averse devenant une petite bruine au travers de laquelle le soleil se jouait, il s'éloigna sans se retourner.

Hélène et ses élèves dirigèrent leurs pas vers le petit port.

Deux courtes jetées jointes par une porte d'écluse enfermaient le bassin où stationnaient trois ou quatre goélettes, un paghebot et une douzaine de barques de pêche. Au fond, à droite, un canal s'enfuyait, bordé de maisons aux pignons en bois décapés et sculptés, tandis que, à gauche, une antique tour se dressait, couronnée d'un toit pointu, d'où tous les quarts d'heure s'échappait un carillon détraqué.

Les fillettes s'élançaient vers un jeune homme assis dans un canot.

—Oh! Daniel, même-nous en bateau!

Peu après ils voguaient sur les eaux lisses du Zuiderzée. Daniel Sleeper avait confié les rames à ses sœurs, qui les maniaient avec vigueur, passionnées comme toutes les Hollandaises pour ce sport national.

Assis en face d'Hélène, le jeune homme la contemplait librement, car elle ne levait pas les yeux sur lui, suivant avec distraction les ondes indéfinies que propagait le passage de la barque sur l'étendue satinée de l'eau. Enfin, elle parla.

—Votre père vient de me faire une proposition qui m'a surprise.

Ici, la voix lui manqua. Malgré sa provision de courage, il lui sembla impossible d'aller plus loin.

Elle aurait voulu regarder Daniel, constater si son visage révélait quelque inquiétude, mais quelque chose l'empêchait de relever ses yeux, attachés à la mer opaque et glauque.

Pas un mot, pas un soupir ne l'encourageait. Elle ramena ses mains, les joignit sur ses genoux en une étroite crispée et reprit plus bas:

—M. Sleeper m'a demandé si je voulais devenir sa femme..... Je n'ai pas pu répondre..... avant de savoir si vous..... vous et vos sœurs.....

Il l'écoutait en silence. En lui, un effondrement se faisait. Il aimait extrêmement cette jeune fille, il l'avait crue à lui, et voici qu'elle parlait de se marier avec son père à lui!

—Vous n'avez pas répondu? fit-il avec lenteur. Pourquoi?

Et, dans cette interrogation posée avec la paix apparente de sa race aux passions violentes, mais comme enterrées sous une surface impénétrable, la jeune fille ne devina pas l'angoisse. Elle répondit avec fébrilité, son orgueil fondu par la certitude de s'être trompée, de ce que jamais le jeune Hollandais n'eût songé à elle!

—Vous devez comprendre que je ne voudrais pas entrer dans votre famille si je pouvais croire être mal accueillie par l'un de vous.

Il se baissa, ramassa un fût de paille qui traînait au fond de la barque, et le rejeta par-dessus le bord, où il s'accrocha, paraissant fixer l'immensité du golfe aux côtes perdues dans la brume lointaine.

Le canot avançait doucement, dans le silence des environs, que rythmait sans le troubler la voix des deux petites, causant entre elles, en ce hollandais du nord qui est harmonieux comme l'italien.

—Vous ne serez pas mal accueillie, dit enfin Daniel à voix basse. Nous vous aimons tous.

Hélène courba la tête, accablée. Tout était dit entre eux; la promenade s'acheva en un mutisme absolu de leurs lèvres, dans une désolation de leurs âmes étrangères qui ne s'étaient point comprises.

Le mariage d'Hélène et de M. Sleeper eut lieu. Daniel y assista l'air si franchement heureux que les derniers soupçons de la jeune

femme s'envolèrent. Elle rayait résolument de son cœur tout ce qui n'était pas l'affection pure qu'elle devait désormais ressentir pour son beau-frère, et se jugea quand même heureuse, dans cet honnête foyer qui l'avait reçue.

Pourtant, lorsque trois mois plus tard, le jeune homme manifesta sa volonté de partir pour les Indes, où depuis longtemps les affaires de son père nécessitaient un correspondant, une lueur de vérité effleura l'esprit d'Hélène.

Le jour du départ, sa main resta dans celle du jeune homme; et ce fut avec une tristesse anéantie et profonde que leurs yeux se marièrent une dernière fois.

—Adieu, dit-elle enfin.

—Oui..... adieu, adieu..... t-elle en abandonnant les doigts de la jeune femme.

SUR LES

Grands Chemins

Les manœuvres d'armée battaient leur plein. Sans retard, à l'endroit calculé et prévu, les troupes divisées en deux partis ennemis se joignirent pour le dernier combat. Sans une défaillance, grâce à la perspective de la soupe certaine, les soldats donnèrent l'assaut final avec entrain, sous une pluie froide et serrée. Les pieds alourdis par la terre gluante collée aux semelles, la tête du régiment seule marchant au pas, les troupes harassées pénétrèrent musique en tête dans le minuscule village qui devait les hospitaliser.

Pendant que les officiers, réunis en un petit groupe à l'estaminet dont la salle de bal leur sert de chambre à coucher, procèdent à une toilette sommaire, le calme du cantonnement est troublé par les allées et venues des corvées et les chansons sentimentales interrompues de plaintes douloureuses pour les camarades aux pieds endoloris.

—Et Pontru?

A cette simple question du perruquier Moitraz, meut effarement de l'escouade.

—Bon Dieu! Pontru est perdu!

Deux heures plus tard, les soldats, tout en faisant honneur, grâce à leur appétit complaisant, à la soupe, peut-être cuite, échangeaient un chassé-croisé de phrases sèches, parlaient de recherches vaines, et se lamentaient sur la perte de leur chien ramassé, il y avait quelques jours à peine, dans le bourg de Pontru. Adopté à l'unanimité par la compagnie, il avait été baptisé par elle de ce nom spécial en souvenir de cette anecdote.

Depuis, consciencieusement nourri des fonds de gamelle, choyé, caressé, Pontru était certainement le plus heureux de sa race; l'escouade songeait donc sans remords à cet abandon qu'elle attribuait à un accident.

Les impressions déjà moroses s'accrochèrent à la vue des bottes de paille étendues par terre dans la grange, au toit en dentelle, par où la pluie s'écoulait en lourdes gouttes qui tombaient régulières sur le sol.

Le lendemain, après un sommeil de plomb, le régiment quittait le village dans des dispositions heureuses de retour et d'oubli, précédé de toute la marmaille venue d'une lieue à la ronde. L'arrivée à la grand'halle fut joyeuse, l'installation en bon ordre assez prompte.

L'eau chantait en bouillant dans le plat de campement et les hommes surveillaient autour du fourneau la confection du café en essayant de faire sécher leurs vêtements imprégnés de moisi.

Un gosse depuis longtemps le suivait, il avait fait la route inaperçue de la première compagnie, caché par la grosse caisse et toute la musique. Curieusement il regardait en reniflant, les mains derrière le dos, et cette oisiveté qui sentait bon et lui ouvrait l'appétit.

Le repas froid achevé, quand la route apparut toute blanche, interminable, la colonne distinguée enfin près d'elle un point noir qui se mouvait.

D'un pas relevé, l'enfant marchait sans souci des pierres pour ses pieds nus, et ses bras réunis en cadence régulière semblaient vouloir empêcher ses jambes courtes de faillir pendant ce trajet pénible. Un vieux pantalon, dont l'absence complète de fond laissait passer un grand morceau de doubiers, était la principale pièce de son costume sommaire.

Les troupiers s'amusaient follement à ses dépens et de gros rires se propageaient entremêlés de plaisanteries lourdes à mesure que chaque compagnie le dépassait.

Dans la dernière, le perruquier Moitraz, enchanté de faire briller son esprit et d'alléger son fourbi, passa autour du cou de l'enfant la courroie trop longue d'un pantalon de bidou. Très fier

de cette marque de confiance, le gosse demanda:

—C'est pour boire?

—Il n'y a rien de bon, mais il te servira de fond de calotte. Cette réplique depuis longtemps cherchée fut un succès pour le perruquier. Ses camarades exultèrent avec une telle force que les échos en parvinrent au major qui fumait mélancoliquement sa pipe, à la queue de la colonne, sur son cheval gris.

Pris de pitié pour cet enfant, qui commençait à plier sous la fatigue, il le fit grimper sur la voiture médicale où, ornément, le petit prit place à côté du muletier. Heureux de cette diversion, le docteur entreprit bientôt une collecte et, au premier village, la générosité de ses camarades aidant, il avait réuni la somme de trois francs.

Une tribune modeste en pleine campagne, comme seuls ornements des drapeaux tricolores hissés sur des mâts de bois blancs.

Devant les autorités toujours les mêmes, les régiments défilèrent avec entrain dans les terres grasses, à travers les betteraves. La revue, brillante comme toutes les revues, s'est terminée sans incident. Les spectateurs s'éloignèrent dans une débâcle joyeuse et pressée, les régiments s'alignèrent sur les bas côtés des routes, les tables se dressent pour les officiers, les assiettes s'alignent pendant que les soldats se préparent, en prenant des forces, à faire une entrée digne de leur renommée dans leurs garnisons respectives.

A la dernière compagnie on potina avec énergie sur les événements de la journée, les officiers s'entretenaient de l'adoption de l'orphelin après enquête précise du major, et de l'emploi des trois francs pour l'achat d'un complet de coutil.

A l'escouade, les réflexions sont bruyamment interrompues par un jappement prolongé, et Pontru surgit affairé et fangeux.

Le pauvre animal reçoit l'accueil le plus varié: caressé par les uns, bouculé par les autres; cette réception menaçante de se prolonger, quand le perruquier Moitraz sentant le moment opportun de soutenir sa réputation de beau parleur, fait former le cercle, le chien Pontru au milieu.

—En vertu des pouvoirs qui lui sont conférés, le perruquier Moitraz nommé à la première classe le retrouvé, chien Pontru, de la quinzième escouade, pour initiative intelligente dans le service!

Une salve d'applaudissements, de hurlements de joie salua cet ordre du jour.

C'est ainsi que Pontru fut admis dans la grande famille militaire.

Si l'entrée en ville fut un triomphe pour le régiment, la revanche jalouse des succès précédents lui apporta une déconvenue amère, lors de sa réinstallation à la caserne.

Bien lesté du contenu de la gamelle du perruquier Moitraz, dont il s'était emparé pendant son élection, Pontru ingrat et indiscipliné avait définitivement disparu. L'âme vagabonde, le protégé du major, rêvant de liberté, méprisant les fatigues d'une reconnaissance toujours inutile, avait repris les grands chemins, plâmpant dans son costume de coutil, sans souci des intempéries, ivre de lumière et d'espace.

Le régiment en parle encore.

L'épée des sous-officiers du génie.

Personne n'ignore que c'est le général Boulanger, à son passage de la Guerre, qui donna aux sous-officiers d'infanterie, avec la tenue de drap fin et les épaulettes agrémentées de tresses d'or, l'épée en remplacement du sabre-bouquet.

Son but était, en relevant leur prestige, de les rendre le plus longtemps possible sous les drapeaux.

Depuis longtemps, les sous-officiers du génie portaient l'épée en tenue de ville. Saït-on à quelle époque cela remonte et à quelle cause cela fut dû?

C'est une décision de l'empereur Napoléon III, qui la leur accorda en 1855, après la guerre de Crimée.

Le général Niel, commandant le génie de l'armée, et le rude maréchal Pélissier, avaient apprécié, comme ils le méritaient, avec la part considérable qui leur revenait dans la prise de Mamelon-Vert et de la tour de Malakoff, l'intelligence et le froid courage du corps d'élite des sous-officiers du génie. Ils proposèrent à l'Empereur, qui y consentit avec empressement, de leur accorder l'hotte et l'épée, avec ceinturon vert et plaque d'officier.

Les Pattes de Mouche.

Je recevais hier, d'une Parisienne de mes amis, un mot charmant. Mais il n'était plus de cette écriture qu'on se confectionne d'une pièce, à l'anglaise, très haute, très large, en lettres qui couinent avec celles des parchemins et donnent l'illusion de quelque beauté seigneuriale. Ecriture qui d'ailleurs est devenue tout aussi bien celle de votre chemisier quand il vous rappelle que c'est pour la fin du mois, en se faisant la signature de Saint-Simon; et j'ai connu même un huissier qui nous la boucle des l et barrait les f, avec une majesté digne d'un autre destin.

Il paraît, en effet, que la mode n'aime plus ces triomphants jambages, ces envolées de majuscules, ces fausses splendeurs curives, et qu'elle a fini par se lasser de cette manière, qui trahissait un peu trop le voulu, la parade, la vanité; un peu de faveur, dans l'élégance, semble revenir aux gens qui écrivent menu et serré, sans forcer leur caractère ou leur nature, et une petite main qui écrit petit,—ô grâce des révolutions, qui vont toujours d'un excès à l'autre, tantôt cela va devenir délicieux.

Je n'en éprouve aucune surprise: il était temps que cette justice vint et cela ne me déplairait pas, je le confesse, à moi qui, depuis si longtemps, écris une chronique entière sur une moitié de feuille, cette économie de papier étant la seule que j'entende bien.

Non, pas une marge—c'est la porte trop ouverte à la rêverie qu'il s'insinue et vous entraîne au loin, dans un lointain défendu, où passent trop de visions pour distraire, de souvenirs ou de regrets; pas de "blanc" non plus, et ainsi il semble que ce soit vraiment un corps à corps avec l'idée, qu'il n'y ait plus place que pour elle, qui alors s'installe fortement; de minuscules carrés de papier, des plumes pointues qui enfoncent pour ainsi dire l'inspiration très avant et la fixent net, comme un beau papillon.

Le pur politicien, l'avocat, tout ce qui est en général à la merci du moment, écrit à larges traits, fait quantité et volume; on n'y regarde pas de si près, la pensée dans le vide court, veut du bruit et meurt; mais, pour l'artiste, c'est tout son honneur précieusement que de se concentrer, de prendre lentement possession de cette matière et d'y camper son esprit.

Aussi bien, après tant de glorieuse laissée à sa magnifique concurrence, la micrographie, cette fleur de modestie, voit enfin ses mérites proclamés dans le monde, et ils sont charmants.

Elle, au moins, ne sacrifie rien aux apparences, elle désigne le panache facile, et dans la fièvre qui nous emporte, et dans le tourbillonnement à la vapeur qui nous mène, elle n'a point de hâte, elle va son petit chemin, à coups sûrs, attentive, gardant sa personnalité au milieu des confusions générales, n'oubliant jamais ce que dix lignes peuvent faire d'un homme.

Et tandis qu'elle mesure ce que vaut cette petite chose menue qui sort du bec de sa plume, ce rien imperceptible parfois qui est une lettre, ou ce que pèse un point sur l'I, c'est avec elle comme une volupté délicieuse, de maîtrise, de possession de soi, de réflexion.

Il est certain qu'une écriture serrée, fine, qui montre toutes les lettres adossées comme les maisons d'une rue, et presque mitoyennes comme des murs, sert admirablement la pensée; dans cette application réfléchie, dans une pareille minutie, elle trouve plutôt sa vigueur,—sans compter qu'il y a là comme une hygiène contre la fantaisie, une bride au caprice qui, d'aventure, peuvent avoir leur prix, et même montyonnesque.

Le bon micrographe, au surplus, ne doit pas inspirer confiance, avec son petit air tranquille, honorable, et n'est-il pas naturel que les femmes elles-mêmes, peu à peu, se tournent vers lui? Comme si trop longtemps elles avaient été étourdies, abusées par le luxe et le chic de nos calligraphes, n'est-il pas naturel qu'elles se retournent vers ceux qui ne veulent pas les éblouir de la sorte, et maintenant se préoccupent de ce que peut valoir, quand même, un petit mot tracé d'une main ferme, sans pose ni flâtas?

Cela, c'est solide et c'est sérieux. Elles chercheront là-dessus, et auront presque toujours quelque chance de trouver, le dévouement avec la tendresse qui ne s'éparpille point, en arabesques inutiles, la discrétion, la fidélité. Certes, Don Juan ne devait pas être micrographe, s'il a jamais eu le temps d'écrire.

Je sais bien ce que peut ici insinuer méchamment la graphologie: mais, malgré l'abbé Michou et l'abbé Flandrin, elle n'est point encore une science assise et l'on

ne saurait conclure que fatalement une petite écriture ne peut venir que d'une petite âme. Bien au contraire, il semble qu'il y ait dans ce contraste une garantie de délicatesse, de prudence, toujours précieuse, et la promesse de qualités d'autant plus réelles qu'elles se refusent à l'étalage et à la mise en scène.

En vérité, avoir ce qu'on appelle une vilaine écriture, ce n'est pas donné à tout le monde, et peut-être ceux qui ont reçu le don de ne pas "mouler", ne sont-ils pas à plaindre, ainsi qu'on le croit. Dans l'embrouillé de leur griffonnage, la moindre jolie chose, déchiffrée avec peine et vaillance prend une valeur et un charme doubles; ils ne sont point comme ces fâcheux qui se jettent à la tête d'autrui, avec force protestations et embrassades; ils ne se livrent pas du coup, ils ont la coquette de se laisser deviner.

A ce moment, qui essaie de lire, leur appartient entièrement, par toute la tension des yeux, par tout l'effort de l'esprit, de la volonté, par l'irritation même qu'ils soulèvent.

—A petites doses, murmurerait Mérimée, et dans cette simple parole, il y a tout le programme d'une joie de vivre....

....Je tiens dans ma main la lettre de mon amie très parisienne, et je la regarde longuement.

Sur le beau papier, qui fleurit encore la boîte odorante, dans sa teinte très douce, au lieu du superbe, vaste et rapide procédé où finissait par se ressembler l'écriture de toutes les femmes, il n'y a plus guère que quatre petites lignes: mais il me semble qu'ainsi elle ait attaché plus d'attention et de prix au plaisir qu'elle a voulu me faire, quand ce ne serait que pour une invitation à dîner, et que ce qui vient ainsi d'elle, tout droit, sans astragales, sans aucune de ces bichonneries où, hier encore, elle faisait son écriture, un peu comme Chloé faisait son visage, c'est beaucoup plus d'elle....

ALEXANDRE HEPP.

DEPECHEES Télégraphiques

M. Witte au ministère des affaires étrangères.

Paris, 23 juillet.— M. Witte s'est rendu aujourd'hui au ministère des affaires étrangères où il a eu une longue conférence avec M. Rouvier, le premier ministre.

On juge, vu la longueur de l'entrevue, que les deux hommes d'Etat se sont entretenus de choses importantes concernant les négociations de paix.

Les deux ministres ont gardé un silence complet sur leur conversation.

Le président Loubet a reçu M. Witte cet après-midi à l'Elysée.

L'entrevue, de plus cordiales, a duré plus d'une demi-heure. M. et Mme Loubet ont quitté Paris dans la soirée pour se rendre à Rambouillet où ils passeront les vacances.

Déraillement.

Birmingham, Ala., 23 juillet.— Le train rapide No. 2, de l'Alabama Great Southern, a déraillé ce matin à trente-huit milles au nord de Birmingham.

Au moment où l'accident s'est produit le train marchait à toute vapeur. La locomotive, le fourgon, le wagon poste, deux wagons de voyageurs et trois wagons-lits ont quitté les rails.

Six employés et dix passagers ont été blessés, aucun d'eux grièvement.

La circulation sur la voie est momentanément interrompue, les trains qui se dirigent sur Birmingham font un détour par Attala.

Accident d'automobile.

Aix-les-Bains, France, 23 juillet.—Une voiture d'excursion est entrée aujourd'hui en collision avec une automobile. La plupart des personnes qui se trouvaient dans la voiture ont été grièvement blessées. Les occupants de l'automobile, parmi lesquels se trouvait la comtesse d'Essex, ont été légèrement blessés.

Arrivée du corps de John Paul Jones aux Etats-Unis.

Washington, 23 juillet.— Le département de la marine vient de recevoir une dépêche du contre-amiral Evans, commandant la flotte du Nord Atlantique, annonçant l'arrivée ce matin à Hampton Roads de son escadre de cuirassés et de la flotte de croiseurs commandée par le contre-amiral Sigbee, à bord de laquelle se trouve la dépouille mortelle de John Paul Jones.

Les deux escadres sont parties pour Annapolis.

Elles mouilleront ce soir à quelques milles en aval de cette ville où elles arriveront demain matin à dix heures.

L'escadre allemande à Copenhague.

Copenhague, Danemark, 23 juillet.— Le roi Christian a reçu aujourd'hui en audience l'amiral von Koester et les officiers de l'escadre allemande arrivée hier à Copenhague.

Le roi donnera ce soir un grand dîner en leur honneur.

Sa Majesté a conféré l'ordre de l'Éléphant, le plus recherché des ordres danois, à l'amiral von Koester.

L'escadre allemande quittera les eaux danoises lundi prochain.

La santé de l'évêque Spalding.

Peoria, Ills., 23 juillet.— Une lettre reçue aujourd'hui de l'évêque Spalding, qui est en ce moment à sa maison de campagne de Mount Lebanon, Ky., annonce que sa santé s'est beaucoup améliorée et qu'il espère rentrer à Peoria vers le 1er août.

AU COSTA RICA.

Washington, 23 juillet.— M. Merry, ministre des Etats-Unis à San José, Costa Rica, a télégraphié aujourd'hui au département d'Etat que la quarantaine qui avait été établie par le Costa Rica contre les ports de la République de Panama venait d'être levée.